

Jeune Winnie

Philip Wickham et Sylvie Drapeau

Numéro 64, 1992

Godot, Beckett, Brassard et les autres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28126ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wickham, P. & Drapeau, S. (1992). Jeune Winnie. *Jeu*, (64), 84–85.

Jeune Winnie

Texte écrit par
Philip Wickham
à partir d'un
entretien avec
Sylvie Drapeau

Le texte d'*Oh les beaux jours* m'avait été offert en cadeau par Dominic Champagne du Théâtre Il Va Sans Dire, avec qui je faisais *la Répétition*. Il m'avait dit : «C'est pour toi dans trente ans.» Mais seulement une année plus tard, on me proposa de jouer le rôle de Winnie. C'était une idée de Ginette Noiseux. Mon choix était clair avant de jouer, avant même d'accepter le projet. J'ai dit à la metteuse en scène Brigitte Haentjens que s'il fallait que je transpose, que je me demande ce que je ressentirais en me mettant dans la peau d'une femme de soixante ans, je ne le ferais pas. Mais il n'y a pas eu de transposition à faire. On n'a surtout pas essayé de me vieillir. Je crois qu'on aurait trahi l'esprit de Beckett. Tout ce que le texte contenait, je pouvais le ressentir sans me mettre dans la peau d'une femme de soixante ans. Il suffisait que je me demande ce que j'éprouvais en disant ces mots, quelles émotions ce texte provoquait.

Le propos d'*Oh les beaux jours*, c'est une femme qui s'en va vers la mort, la regarde et en parle. La conscience de la mort, on peut la ressentir à tous les âges, qu'on ait soixante, trente ou douze ans. Il n'est pas nécessaire d'en être si proche pour la vivre. Je pense que les mots de Winnie dits par une jeune femme sont plus graves que dits par une comédienne plus âgée. Dans ce sens, l'optique de Ginette Noiseux était vraiment dramatique. Elle a voulu poser des questions de société : comment se fait-il qu'aujourd'hui la mort semble être plus à proximité? Le regard de Ginette Noiseux est aussi celui du Théâtre Expérimental des Femmes sur le couple, sur la détérioration du couple; c'est une espèce de constat d'échec dans la communication.

Nous n'avons pris aucune liberté à l'égard du texte de Beckett, sinon que j'avais vingt-huit ans au lieu de la cinquantaine avancée et les rondeurs opulentes de Winnie. Nous avons respecté à la lettre toutes les indications scéniques. Regard à droite. Regard à gauche. Début du sourire, sourire, fin du sourire, plus de sourire. Une pause. un silence. Un temps. Les «un temps», il y en a des centaines dans la pièce. Nous les avons tous faits, dosés avec une précision de métronome. D'ailleurs, nous aimions faire exactement ce que Beckett avait écrit; c'était pour nous une nécessité, mais également notre grand plaisir. Même si le choix de faire jouer le rôle de Winnie par une jeune femme était un peu casse-cou, un peu osé, à vrai dire, je ne crois pas que nous soyons vraiment sorties des cadres du théâtre de Beckett.

Oh les beaux jours est sans aucun doute le texte le plus difficile que j'aie eu à mémoriser. Une des grandes difficultés chez Beckett, ce qui est un trait commun à la plupart de ses pièces, c'est que le texte est un épouvantable casse-tête à apprendre, à cause de sa construction «illogique» qui ne laisse aucun élément auquel s'accrocher. Apprendre un tel texte exige un travail de mémorisation dans le sens le plus plat du terme; un mot après l'autre. Puis, il y a tous les temps, les silences qu'il faut apprendre. C'est un texte d'une très grande complexité technique, une gymnastique pour la bouche. Il y a des tournures volontairement difficiles de la part de Beckett. Personne n'écrit comme lui. On peut dire cela de tous les grands auteurs, mais chez lui, les difficultés sont très particulières, très présentes. La construction des textes de Beckett est parfaite. Ils exigent une très grande discipline.

Physiquement, ils sont extrêmement difficiles à jouer. Être prisonnière jusqu'à la taille, puis jusqu'au cou, est une exigence très angoissante pour une comédienne. Dans la deuxième partie de la pièce, Beckett indique spécifiquement qu'on ne peut faire aucun mouvement de la tête de côté ou de haut en bas. Seuls les yeux peuvent bouger. Cela nécessite une énorme concentration. Il n'y a pas une seconde de répit. Mais lorsqu'on obtient la maîtrise technique, la discipline qu'on s'est imposée se transcende en liberté. C'est tellement serré, on a si peu de place pour bouger que lorsqu'on possède bien le texte techniquement, on est extrêmement libre pour faire le spectacle. Beaucoup de rigueur entraîne beaucoup de liberté. Finalement, c'est en appliquant toutes ces règles si strictes que l'on comprend ce que Beckett a voulu dire. Le secret de Beckett, comme nous aimions dire, se trouve là.

Et puis, il faut s'investir du texte. Pour interpréter Winnie, j'ai dû affronter le regard de la jeunesse sur la mort. Ce que j'aime avant tout dans *Oh les beaux jours*, ce sont les questions que suscite la pièce, les questions qu'elle laisse ouvertes. C'est un texte d'une richesse gênante, une pièce que je n'ai pas encore fini de travailler. On a affaire à de si grandes questions, que je n'oserais jamais y répondre. C'est excessif, c'est même très exagéré d'avoir à jouer une femme qui s'enfonce dans la terre. Il y a quelque chose d'assez beau dans l'humour de Winnie. Elle pose la question du sens de la gravité : est-ce qu'on peut être heureux en sachant qu'on va mourir? Comment cette femme qui est pleine de mort peut-elle rire ou avoir des moments de jouissance? Comment fait-on l'équilibre entre la conscience de la mort et le plaisir de vivre en sachant qu'on va mourir? C'est dur de penser qu'on puisse aller plus loin que ça. Les gens me demandaient après le spectacle : «Qu'est-ce qui arrive après?» C'est la mort. S'il y avait un troisième acte, le rideau s'ouvrirait sur une butte de terre et on la regarderait pendant une heure. Un grand silence d'une heure. Beckett ne l'a pas écrit, alors on ne l'a pas fait.

Il y a des soirs où je sortais du trou bien déprimée. Cette situation m'apparaissait très dure, très noire. Pourtant, d'autres soirs, le dernier sourire de Winnie était très vrai. Tout à coup, je voyais une issue, mais une issue intérieure. La liberté se faisait à l'intérieur. Le problème de Winnie, on peut l'accepter plus ou moins. Parfois, il inspire de la colère ou de la peine, à d'autres moments, il peut nous rendre heureux. Mais ce n'est pas la mort qui nous rend heureux, c'est le fait de vivre encore cinq minutes. ●

Sylvie Drapeau : «Tout ce que le texte contenait, je pouvais le ressentir sans me mettre dans la peau d'une femme de soixante ans. Il suffisait que je me demande ce que j'éprouvais en disant ces mots, quelles émotions ce texte provoquait.» *Oh les beaux jours*, Espace Go, 1990.
Photo : Les Papparazzi.

